

SOUVENIRS DE GUERRE A RIBEAUVILLE ET ENVIRONS



36^{ème} DIVISION D'INFANTRIE
DE L'ARMEE DES ETATS - UNIS

3 – 19 DECEMBRE 1944

par le Sergent FIELDING D. TUCKER
Médaille de la « BRONZE STAR »

A la mémoire de ses Frères d'Armes de la
Compagnie « I » 143^{ème} Régiment

Dans le récit de la patrouille de Saint Léonard (Vosges) j'ai mentionné plusieurs incidents qui ont motivé mon retour sur les lieux de combat de notre Division (la 36th DIUS) en 1944-1945. J'aimerais à présent vous raconter tout ce qui me revient en mémoire à propos du calvaire que nous avons enduré à Ribeauvillé et environs.

Toutefois, avant de commencer ce récit, vous me laisserez vous en apprendre davantage sur notre petit groupe affecté à la Compagnie « I » pour compléter les effectifs manquants après la traversée du fleuve « RAPIDO » (pendant la difficile Campagne d'Italie en 1943-1944) presque un an avant notre engagement à Ribeauvillé.

Peu de survivants de ce groupe arrivèrent dans la vieille cité viticole de Ribeauvillé.....

C'est début Février 1944 que la 36^{ème} Division avait été relevée dans le secteur du « Monte Cassino ». C'était le premier répit de la Division après plusieurs mois de combat. La Division avait souffert d'énormes pertes à »Monte Cassino « et elle avait sacrément besoin de nouveaux soldats ! C'était pendant cette accalmie, près du village de Maddaloni, en Italie, que nous, les petits nouveaux, sommes venus compléter l'effectif de la 36^{ème} Division. C'est là que nous sommes devenus les soldats de la Division « TEXAS ».

Très peu de temps après, nous fûmes soumis, comme le reste de la Division, aux intenses entraînements « alpins » qui se sont déroulés sur les collines accidentées et les montagnes des environs de Maddaloni.

Nous allions nous frotter à la réalité des choses ! Cela n'avait rien à voir avec le simulacre



2006 - Remise de la médaille de la Ville de Ribeauvillé à M. Tucker, ici accompagné de son fils.

d'exercices pratiqués à Fort Mac CULLAN pendant l'instruction de base.

Bien que presque tous affectés à la Compagnie « I », nous étions quelques-uns à être restés ensemble depuis les premiers jours de notre instruction militaire à Fort Mac CULLAN dans l'Alabama. Nous formions donc un groupe très soudé par une camaraderie qui ne cessait de grandir au fil du temps.

NOS RANGS S'ECLAIRCISSENT

Archie TAYLOR, Charley HOLM, Rayford TADLOCK, Andrew TESSA, Daniel TUBB et moi nous nous entraînions les uns les autres. Chaque fois que l'armée avait ponctuellement besoin de quelques éléments d'un groupe, c'est par ordre alphabétique que les soldats étaient choisis. Nous, les « T », nous nous retrouvions souvent ensemble. Charley HOLM était déjà un « vétéran » au moment de notre affectation dans la Compagnie « I » ; mais il fit bien vite partie de notre « petite famille ».

Nous avons parcouru un long chemin ensemble depuis le jour où nous avons intégré la Compagnie depuis les plages d'Anzio jusqu'à Velletri puis ROME le 5 juin 1944.

Là, nous avons été retirés du front uniquement pour être soumis à un entraînement intensif. Cette fois, nous nous préparions avec pour objectif le débarquement du 15 AOÛT 1944 sur les plages de Provence dans le sud de la France !

Presque une année s'était maintenant écoulée depuis mon affectation à la Compagnie « I ». Il y avait eu des blessés. Un grand nombre d'entre eux n'avait pas survécu à ses blessures. Il en était de même pour nos camarades qui avaient été blessés

et faits prisonniers au cours des engagements et des combats féroces avec les Allemands, au fur et à mesure que nous remontions sur Grenoble, Montélimar, la Vallée du Rhône et encore d'autres villes et d'autres villages, avant l'arrêt à Sainte-Marie-aux-Mines où nous avons bénéficié d'un bref répit avant de remonter en ligne.

Les rangs de notre petit groupe s'étaient considérablement éclaircis, et nous ne fûmes malheureusement plus que quelques-uns à arriver en Alsace. Mais quoi que nous fassions, Archie TAYLOR, Daniel TUBB, Charley HOLM et moi étions habituellement collés les uns aux autres.

Mais à l'approche de Ribeauvillé, Archie TAYLOR et Charley HOLM n'étaient déjà plus à nos côtés. Tous deux sont morts au cours d'une patrouille à Saint-Léonard, près de Saint-Dié. Rayford TADLOCK avait été blessé dans un trou proche du nôtre à Velletri et n'avait jamais réintégré la compagnie. Andrew TESSA avait été tué quelques mois auparavant, au cours d'une patrouille matinale. Il a été descendu par l'un de ces Allemands que nous avons débusqués dans une zone très boisée. Andrew TESSA était à peine de retour des Etats-Unis où il venait d'enterrer son père.

C'est le 12 décembre 1944, dans les environs de Ribeauvillé, - lorsque les divisions SS nous ont assaillis dans un dernier effort pour nous repousser au-delà du Rhin- que Daniel TUBB et les autres soldats de la Compagnie ont été faits prisonniers.

RETOUR EN FRANCE

Je suis retourné en France le 15 novembre 1991 revoir les lieux les plus marquants de nos combats. Mon premier objectif était Saint-Léonard où Archie TAYLOR et Charley HOLM ont trouvé la mort au cours d'une patrouille matinale le 20 novembre 1944.

Puis le cimetière d'Epinal pour me recueillir sur leurs tombes, ainsi que sur celles des camarades tombés à nos côtés, sans oublier celles d'Andrew TESSA et du Lieutenant Howard HAYDEN, qui commandait notre Compagnie.

Il est mort par la faute de l'équipage d'un char Allemand qui nous avait pris pour cible sur la route de Bischwiller. La plupart d'entre nous avait réussi à se mettre à l'abri dans un fossé mais le Lieutenant HAYDEN avait été le dernier à décrocher et il est mort sur le coup, tué net par un tir ennemi.

LE CIMETIERE D'EPINAL

Il se trouve dans les environs de la ville d'Epinal, sur la commune de Dinozé. C'est l'un des 5 cimetières américains à recueillir les sépultures des soldats Américains tombés pendant la Deuxième Guerre Mondiale en France.

C'était pour moi le prochain arrêt après Saint-Léonard, à côté de Saint-Dié, dans les Vosges.

J'ai ressenti un mélange de douceur et d'amertume devant les tombes surmontées d'une croix blanche. Au bureau de l'Administration, je me suis fait remettre la liste des Morts, tous classés par Arme.

La liste ne comprenait ni le nom d'Archie TAYLOR ni celui de Charley HOLM. Sur le registre de la 36ème Division Charley HOLM est officiellement porté disparu, « MIA », Missing in Action.

Je me suis entendu dire que sa dépouille avait été, soit enterrée dans le « Carré des Soldats Inconnus », soit rapatriée aux Etats-Unis sur la demande de sa famille, comme les 17 000 corps que l'Armée Américaine a renvoyés aux Etats-Unis à ses frais.

J'ai retrouvé les tombes d'Andrew TESSA et du Lieutenant HAYDEN ainsi que celle de Clyde TUTTLE, que j'évoque pour la première fois.

Une immense tristesse m'a envahi en lisant leurs noms gravés en creux sur les croix de marbre blanc.

EN ROUTE VERS RIBEAUVILLE

Comme nous avons été affectés au nettoyage de la crête à l'est de Ban de Laveline et de La Croix aux Mines, nous avons fini par arriver dans la ville de Sainte Marie aux Mines, que le 142^{ème} Régiment avait libérée quelques jours auparavant. Nous n'avons passé qu'une nuit à Sainte Marie aux Mines, juste le temps nécessaire pour percevoir du linge propre et des repas chauds, ce qui ne nous était plus arrivé depuis près d'un mois ! Parmi les pièces de vêtements chauds figurait un « long Johns », autrement dit un caleçon long assorti à un T-shirt à manches longues. Décembre fut un mois très froid et la fourniture de sous-vêtements d'hiver chauds était un soulagement pour la plupart des soldats. Quant à moi, je n'ai pas pu porter le caleçon, car il provoquait des démangeaisons.

En plus de la fourniture de vêtements propres, d'une douche et de repas chauds, nous avons été approvisionnés en munitions et on nous a octroyé le temps nécessaire à l'entretien de nos armes.

C'est là que j'ai finalement réussi à persuader le Caporal-chef Daniel SHINE d'accepter l'échange de mon M1 contre une THOMSON !

Les officiers avaient l'autorisation d'utiliser des THOMSON, mais pas les sous-officiers.

La THOMSON avait mes faveurs car elle était dotée d'une plus grande puissance de feu. Le chargeur contenait plus de balles qu'un M1 qui était une arme semi-automatique, alors que la THOMSON était une arme automatique de calibre 45.

Les repas chauds, la douche et la fourniture de linge propre avaient largement fait l'unanimité !

Le jour suivant, nous sommes repartis en ligne et nous avons retrouvé nos rations quotidiennes de K's et de C's.

Le 2 décembre 1944, notre 3^{ème} Bataillon a été sorti de la réserve avec mission de stopper toute avance ennemie en direction de Ribeauvillé et de protéger les gars de la Compagnie du Génie, le « 111th Combat Engineers » auquel revenait la tâche de déblayer d'énormes barricades piégées, extraordinairement minées qui constituaient autant de pièges stupides. Ils allaient travailler jour et nuit avec acharnement pour que la route soit déblayée le lendemain matin.

Les Allemands avaient abattu, sur toute la route entre Sainte Marie aux Mines et Ribeauvillé, d'énormes arbres qui faisaient barrage.

Durant la guerre se produisirent quelques incidents dont le souvenir est resté –dans ma mémoire– plus vivace que d'autres. Je peux affirmer que Saint- Léonard et Ribeauvillé sont les deux plus grandes frayeurs de ma vie et qu'elles demeurent à jamais gravées dans ma mémoire.

Le combat avec l'ennemi devenait à présent de plus en plus rapproché. Les Allemands avaient leurs arrières vers le Rhin et les corps à corps se multiplièrent.

Dans la soirée du 3 décembre 1944, nous atteignîmes la lisière de la forêt. Notre progression avait été lente puisqu'il nous avait fallu nous adapter sans relâche pour réussir à passer autour, au-dessus, en dessous et à travers les troncs d'arbres abattus. C'était une route à lacets. Les Français avaient dû enrouler cette route autour de chaque arbre !

Notre mission se terminait après cette opération de couverture des soldats du Génie. Tous nos espoirs de nous voir relevés devinrent de plus en plus minces, dès lors que le 3^{ème} Bataillon reçut l'ordre d'entrer dans Ribeauvillé.

Bien évidemment, à ce moment précis, nous espérions être relevés des lignes ! Le sursis d'un jour à Sainte Marie aux Mines n'avait été qu'un bien bref répit au terme d'une si longue présence en ligne !

En forêt, nous étions bien à couvert, en formation largement déployée. Nous commençons à quitter la forêt pour nous frayer un chemin en direction d'une clairière proche du vignoble escarpé qui descend sur Ribeauvillé

Que les Allemands aient été au courant de notre présence n'avait rien de surprenant, vu le bruit que faisaient les bulldozers et les tronçonneuses !

Les premiers tirs de barrage (mortiers et chars) en direction de la colline et de la cime des arbres se produisirent à notre approche de la clairière et du vignoble. Comme les shrapnels nous arrosèrent d'en haut et dans toutes les directions, nous luttâmes pour nous trouver à tout prix un abri.

Quelques tirs explosèrent au sol et d'autres dans les arbres. Daniel TUBB et George OSWALD étaient à ma droite lorsqu'une salve de char explosa directement sous notre nez. La force de l'explosion nous souleva littéralement du sol ! Je commençai à rouler le long de la pente pour finir par me retrouver en contrebas par rapport à Daniel et à George.

Nous avons été arrosés de boue, de feuilles et de branches. La plupart des tirs étaient des tirs de mortiers. Vous pouviez entendre le sifflement étouffé de chaque tir tombant du ciel. Mais lorsque vous entendiez le sifflement de l'artillerie ou des canons de char se rapprocher de vous, il était en règle générale trop tard et vous étiez ou mort... ou une cible manquée !

Les tirs d'obus ont fini par cesser. Mais si l'embuscade s'était prolongée, nos pertes auraient été bien plus sévères encore.

Ces obus avaient pris leur dû, et des cris affolés réclamant le secours de l'infirmier du régiment s'entendaient en écho à travers toute la forêt.

Cloué au sol, j'ai tourné la tête vers le haut de la colline et je n'ai pas pu éviter de voir George OSWALD qui tenait sa jambe en-dessous du genou en suppliant que l'on vienne à son secours. Un éclat d'obus s'était logé dans son pied droit entortillé dans les lambeaux de son caleçon long.

Le tir de barrage reprit de plus belle au moment précis où l'un des deux infirmiers cherchait à lui porter secours. J'ai hissé le paquetage sur mon dos, enfoncé le plus fort possible le casque sur ma tête et me suis mis à ramper en priant à haute voix.

Cela m'a semblé durer une éternité ! En fait, le pilonnage n'avait duré que quelques minutes.... De l'endroit où je me trouvais à présent, je ne pouvais apercevoir ni Daniel TUBB, ni George OSWALD, ni l'infirmier, et je me demandais si cela allait bien pour eux.

Nous sommes alors repartis à pas rapides vers la clairière et les coteaux recouverts de vignobles qui plongeaient sur la ville. C'était la pagaille car les Compagnies et les sections étaient dispersées.

Mais maintenant ces collines couvertes de vignobles jusqu'à la ville devenaient notre atout ! La distance à parcourir n'était pas énorme mais la perspective d'un nouveau tir de barrage des Allemands l'allongeait considérablement !

Nous rampions doucement en nous frayant un passage à travers les rangées de vignes au bois sec et fragile. Mon paquetage et ma baïonnette restèrent coincés dans les vignes alors que nous nous dépêchions d'atteindre la ville.

En bordure de vignoble, il y avait une route à traverser, flanquée de maisons et d'immeubles de part et d'autre. La plupart d'entre elles étaient en brique et en pierre.

Au moment de leur retraite, les Allemands avaient pour habitude de piller et d'incendier les maisons. Mais aucune de ces maisons n'avait été ravagée par les flammes comme cela avait été le cas à Saint-Léonard où presque toutes les maisons avaient brûlé.

FOUILLE DE CAVE

Daniel TUBB et moi faisons partie de deux sections différentes mais il nous arrivait toutefois d'être réunis. Là, nous étions tous les deux en train de marcher sur la pointe des pieds en direction d'une maison à deux étages.

Nous nous sommes approchés d'une entrée latérale et nous avons emprunté l'escalier qui menait à la cave. Le reste des sections pénétra par la porte principale et monta dans les étages.

La cave n'était pas aussi noire qu'on aurait pu l'imaginer car il y avait assez de lumière pour que d'énormes tonneaux de vin apparaissent à la lueur de nos bougies allumées !

Notre crainte -avec ces bougies allumées- était de nous faire repérer par les Allemands.

J'imagine que Daniel TUBB avait été tout aussi émerveillé que moi à la vue de ces tonneaux de vin !

En retournant sur nos pas, Daniel TUBB fit la remarque que la maison avait dû être construite « autour des tonneaux » !

Quel soulagement ce fut lorsqu'un vieux monsieur nous salua au moment où nous approchions du pied de l'escalier ! Il était dans un grand état d'excitation.

Les seuls mots que nous fûmes capables de comprendre furent « Allemand » puis, quand il se mit à parler, « Américain ».

Nous imaginions qu'il tentait de nous faire comprendre que des Allemands étaient cachés derrière les tonneaux. Il continua à parler d'une voix forte en désignant quelque chose entre deux énormes tonneaux.

Nous avions le sentiment d'être en mauvaise posture et nous nous apprêtions à tirer entre les tonneaux ! Le vieux monsieur Français nous barra le passage puis il fit signe à quelqu'un de s'extirper de sa cachette.

C'était un jeune garçon d'environ une douzaine d'années qui sortit le premier, suivi d'une demoiselle plus jeune, puis d'un monsieur et d'une dame d'un certain âge.

Impossible de me rappeler celui ou celle qui dans un anglais approximatif, nous expliqua pourquoi ils s'étaient cachés.

Les Allemands leur avaient expliqué que les Américains mettaient les maisons à sac et violaient les femmes !

Ces personnes étaient des membres de la famille BOTT. Nous nous trouvions dans leur maison, qui est aussi le siège d'une activité commerciale « Les Vins BOTT » créée par leurs ancêtres.

A mon retour en France près de 50 ans plus tard, j'aurai le plaisir de rendre visite à Pierre BOTT et à sa famille et de déguster quelques-uns de ces excellents vins !

Ils s'appellent à présent Producteurs Négociants « BOTT Frères ». C'est l'une des plus grosses entreprises viticoles de France.

Pierre BOTT, -le jeune garçon qui se cachait derrière les tonneaux- se rappelle très bien de cette journée que nous avons évoquée lors d'une dégustation de ses délicieux vins bien typés.

LA FERME DU BOUXHOF

Il se peut qu'après tant d'années certains faits aient pu m'échapper. Mais ce qui se produisit à quelques kilomètres de Ribeauvillé -sur les collines de Mittelwihr- restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Cela faisait à présent une bonne semaine que nous avions libéré Ribeauvillé. Nous nous attendions à une offensive majeure de la part de l'ennemi.

Celle-ci débuta le 12 novembre 1944 au matin.

Hitler avait placé sur ce front quelques-unes de ses troupes d'élite.

La veille de l'offensive, jusque tard dans la nuit, nous avons entamé une longue marche sur les chemins étroits qui mènent vers les hauteurs.

Nous étions dans une ignorance totale.

Nous étions presque tous exténués de fatigue, sans aucun repos depuis Sainte-Marie-aux-Mines.

Dans mon souvenir, mon moral était au beau fixe sachant que le lendemain je partais à l'arrière pour trois jours de repos au camp de la Division.

Nulle maison le long du chemin qui semblait être utilisé par les viticulteurs uniquement au moment des vendanges. J'avais déjà observé cela à propos d'autres chemins, d'autres bois. Les alentours de cet écrin de verdure étaient nets et très bien entretenus.

Notre Sergent Frank MOSKUS était sur les nerfs.

Il était d'une humeur massacrant envers ceux qui traînaient leurs pieds et ralentissaient la marche.

J'imagine que comme nous, il espérait quitter au plus vite cette colline et ces bois.

Frank MOSKUS faisait partie de la Maison puisqu'il était déjà dans la Garde Nationale avant la guerre.

Il avait toutes les raisons possibles de se sentir nerveux ! D'une part parce qu'il avait un long parcours derrière lui, et d'autre part parce qu'il était encore en vie...

Une fois sur les hauteurs, nous sommes arrivés dans une grande maison entourée d'un mur.

Nous devons y relever une autre compagnie et prendre ses positions.

Dans mon souvenir, il s'agissait d'un sanatorium ou de quelque chose d'analogue. Une rumeur circulait affirmant que cet endroit hébergeait des handicapés mentaux.

Nous avons quant à nous remarqué la présence de personnes observant ce qui se passait dans la cour à travers les soupiraux de la cave.

Je ne me rappelle d'aucune maison dans ce secteur et nous n'avons jamais été au contact de ces personnes.

Cette maison nous a été attribuée comme Poste de Commandement. Nous avons immédiatement occupé les positions évacuées par la Compagnie précédente.

Je me considérais comme chanceux de pouvoir dormir une nuit à l'abri dans la maison avant de repartir avec 4 autres soldats désignés eux aussi pour une permission dans le camp de repos de la Division.

Je ne suis pas sûr de pouvoir me rappeler de tous les occupants de la maison mais je me souviens de Frank MOSKUS et de John YOUNG qui je crois était encore « estafette », et de quelques autres hommes du 3^{ème} Bataillon.

Je ne me souviens pas de la présence d'un quelconque officier cette nuit-là dans la maison.

Le reste du 3^{ème} Bataillon occupait les places laissées vacantes par l'unité que nous remplacions.

EN PATROUILLE DE NUIT

Chaque fois que le Capitaine convoque l'ensemble de ses Lieutenants à une réunion, vous pouvez affirmer avec certitude que quelque chose va se produire !

Cette nuit-là, la Compagnie « I » reçut l'ordre d'envoyer plusieurs patrouilles dans les environs.

J'étais parmi les soldats désignés du 3^{ème} Bataillon et mes grandes espérances de permission du lendemain s'étaient soudainement envolées. Ce qui était en train de se passer ici risquait de tout bouleverser. D'autres Compagnies du 3^{ème} bataillon partaient également en patrouille cette nuit-là.

En partant vers le village, nous devons chercher l'ennemi pour localiser ses positions, évaluer ses forces et faire le rapport.

Nous transportions un téléphone de campagne et plusieurs rouleaux de fil téléphonique, n'emportant avec nous que nos fusils, des munitions, des armes et nos casques.

Walter PAYNE commandait notre patrouille, en remplacement de Charley HOLM, porté disparu. Walter PAYNE ressemblait, à bien des égards, à Charley HOLM, gars sympathique et populaire chez ses hommes.

Je ne le garantirais pas, mais si nous étions à 7 dans notre patrouille, les autres patrouilles devaient être plus nombreuses.

C'était une nuit noire extrêmement froide.

Nous prîmes la direction des vignes, vers l'arrière de la maison où Daniel TUBB et ses hommes étaient à l'abri dans leurs trous.

Je fermais la marche lorsque nous longeâmes la position de Daniel TUBB.

Un argument plein de bon sens – de la part d'un de ses hommes – donnait clairement le ton : « Laissez-nous votre ration « k » au cas où vous oublieriez de revenir ! ».

Ce à quoi on répliqua :

« D'accord mais seulement en échange d'une partie de ces marks que vos gars ont pris sur la

solde des soldats de la 19^{ème} Panzerdivision dans la vallée du Rhône. ».

C'était le jour où certains soldats Américains avaient fait une provision de marks tandis que d'autres les dispersaient à la volée.

Aujourd'hui encore, je me demande si quelqu'un a rapporté ces marks aux Etats-Unis et si ceux-ci y ont jamais eu un cours légal !

En raison même de la faible distance de fil téléphonique que pouvaient fournir nos petites bobines, il était impensable d'aller bien loin et nous nous raccrochions à cet espoir.

C'étaient des bobines à manivelle et non de grands rouleaux qui devaient être dévidés par deux soldats.

Nous étions à présent partis, d'ici peu de temps on était de retour et vivement mes trois jours de permission et de repos !

Nous ne quittâmes jamais le vignoble, exception faite d'un étroit chemin de séparation entre deux parcelles, chemin utilisé par les viticulteurs et leurs charrettes.

Au loin, il nous fut possible d'apercevoir le rougeoiement d'un village en flammes.

Je n'ai jamais entendu prononcer le nom du village, mais je pense qu'il doit s'agir de Mittelwihr. Le village s'embrasait au fur et à mesure de notre approche et éclairait les alentours.

Nous devons ramper pour rester invisibles, nous déplacer à l'allure d'un escargot, essayer de nous dissimuler, et ce malgré la crainte de voir surgir les Allemands à tout instant.

Les incendies nous ont apporté la conviction que les Allemands étaient en train de reculer car brûler les villages au moment de la retraite était bien dans leurs habitudes.

En arrivant à la lisière du vignoble, nous restâmes allongés à plat ventre au milieu des vignes dans l'espoir que les rameaux nous offriraient une bonne couverture.

Nous pouvions entendre le bruit des verres qui éclatent sous l'effet de la chaleur et l'odeur du bétail pris dans la fournaise.

Les blindés circulaient et on entendait distinctement parler les soldats.

Le sol était froid et il était difficile de préserver un peu de chaleur corporelle en restant allongé au sol, immobile.

Nous restâmes ainsi pendant environ 30 minutes avant le moment que nous attendions tant, celui du demi-tour, suivi du retour.

En ce qui concerne les autres, je ne sais pas, mais moi, j'étais un type drôlement heureux lorsqu'on nous a donné l'ordre de faire volte-face !

Nous n'avions pas dû aller bien loin car il nous restait du fil. Le retour fut bien plus rapide et bien plus facile car il n'y avait qu'à suivre le fil pour retourner au Poste de Commandement !

C'est pendant notre voyage retour que les Allemands se mirent à lancer des fusées éclairantes.

Je ne crois pas que nous ayons été vus ou entendus mais c'était chez eux une routine.

Nous étions presque de retour dans nos lignes lorsque les fusées commencèrent à tomber.

En passant à côté de la position de Daniel TUBB, je repensai à ce gars qui avait réclamé nos rations. Nous aurions voulu lui répondre -quoique tardivement- que nous n'étions que trop contents d'être de retour et que la question n'était plus d'actualité !

Qu'est ce que c'était bon d'être de retour et d'avoir cette corvée derrière nous !

Nous allumions cette cigarette ardemment désirée lorsque Walter PAYNE partit faire son rapport au Capitaine.

Au lever du jour, nous, les petits veinards, on allait partir vers l'arrière !

LES ALLEMANDS ATTAQUENT

Je grimpai à l'étage dans l'espoir de trouver quelqu'un qui viendrait dormir au rez-de-chaussée pendant les quelques heures qui nous séparaient du lever du jour mais finalement je pris le parti de m'allonger sur un lit déjà occupé par un grand soldat éreinté qui avait gardé sur lui ses bottes et son équipement.

Cela n'avait aucune importance. Je sentais que j'étais capable de m'endormir n'importe où à destination du pays des rêves.

Je ne rêvai toutefois pas. J'entendis des coups de fusil, je sentis une odeur de poudre et j'ouvris les yeux sur un vieux monsieur Français qui se penchait sur nous en agitant une lanterne.

Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il nous disait !

Il désigna du doigt une fenêtre sur laquelle nous nous ruâmes et nous tombâmes presque à la renverse en voyant ce qui se passait !

Il y avait des Allemands dans tous les coins ; quelques-uns entre l'arrière de la maison et le

vignoble, là où Daniel TUBB et sa section étaient en position.

Le feu provenait de sa section ! D'où nous étions, on pouvait facilement voir l'éclair sortir des canons de fusil !

On pouvait voir les Allemands courir partout et se mettre en position.

Au coin d'une petite dépendance sous nos fenêtres, les Allemands étaient en train d'installer une mitrailleuse !

Je dévalai l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. On me donna l'ordre de me placer dans la cuisine et de guetter toute personne qui entrerait par là.

J'eus une hésitation sur le moment, mais l'évocation des sanctions en cas de désobéissance me fit trouver un coin dans la cuisine qui me permettait de surveiller simultanément la porte et la fenêtre.

La porte latérale était entr'ouverte et je pouvais voir quiconque tentait de passer ou d'entrer !

Il n'était pas non plus difficile de me voir ; il n'y avait aucun moyen de se cacher dans cette cuisine !

J'étais rassuré sur un point : j'étais en possession d'un fusil Thomson et non du fusil M1 !

Il ne me restait plus que deux chargeurs de munitions, le reste étant là-haut avec tout mon équipement ! De ma fenêtre, j'ai pu apercevoir, au bord des vignes, des soldats partir en captivité au pas de course, encadrés par les Allemands. C'était probablement Daniel TUBB et quelques-uns de ses hommes.

Tout dégénéra en même temps.

Je regardai fixement un Allemand arriver à la porte !

C'était un gars costaud ! Il portait une pèlerine de camouflage et un bidon d'essence.

Il se dirigeait vers la porte de la cuisine grande ouverte mais n'y entra pas complètement, me dévisageant avec le bidon à la main.

Sans l'ombre d'une hésitation, je fis feu sur lui !

Le tuer n'entraînait pas dans mes intentions....mais lui non plus n'allait pas rester là les bras croisés !

Ce gros Allemand gît à présent au sol dans le couloir devant la cuisine.

Je n'avais pas vu qu'il y avait derrière lui un comparse plus petit ! Tous deux étaient bien serrés l'un contre l'autre.

J'étais effrayé à l'idée que d'autres soldats viennent lancer des grenades !

Je sortis donc de la cuisine à reculons, en direction de la porte qui donnait sur la pièce où se tenaient Frank MOSKUS et les autres.

Comme je continuai à faire feu sur tout Allemand qui se ruait vers cette porte, l'endroit sentit bientôt aussi fort qu'un atelier de production de poudre !

Compte tenu de l'endroit où je me trouvais, je m'attendais constamment à voir surgir des Allemands.

En entendant le grondement des chars, nous avons tous pensé que nous étions sur le point d'être tués ou faits prisonniers.

Quelqu'un se mit à hurler : « Hey ! Ce sont les nôtres ! ».

Tout le monde se mit alors à crier !

De là où je me trouvais, je ne pouvais rien voir, mais qu'est ce que c'était bon d'y croire !

Quelques-uns de nos chars s'étaient déplacés !

La fin de l'histoire eût été différente si, ce matin-là, les tankistes s'étaient portés trop tard à notre secours...

En un rien de temps, nous étions presque tous aux fenêtres en train d'observer le spectacle !

Je montais toujours la garde dans le couloir qui séparait les deux pièces..

Je me demandais si les deux Allemands qui gisaient à terre étaient toujours vivants et je les imaginai déjà en train d'incendier la maison !

Mais à ce moment-là nous ignorions que cette offensive constituait pour les Allemands leur dernier espoir de nous rejeter hors d'Alsace. Il s'agissait en fait d'une offensive de grande envergure sur toute la longueur du VIème Corps.

Nous nous trouvions en travers du chemin d'un bataillon constitué principalement de jeunes élèves officiers « SS » !

Un peu plus tard nous sortîmes pour tuer le temps dans la cour et marcher aux alentours, en prenant garde de rester à proximité des chars.

Je ne me souviens pas de quelle unité il s'agissait. Mais elle a sauvé la mise et sans son intervention, la journée aurait eu des conséquences funestes.

ILS REPOSENT LA OU ILS SONT TOMBES

Le domaine était jonché d'Allemands morts ou blessés.

Les deux soldats qui s'étaient aventurés dans la cuisine étaient blessés et restaient allongés dans le couloir.

Non loin de là gisait un autre soldat allemand qui portait une paire dépareillée de gants fourrés américains.

On pouvait encore entendre des coups de feu en provenance du premier étage.

Je montai à l'étage derrière quelques soldats.

Nous vîmes des camarades debout sur les rebords de fenêtre en train de faire feu.

Nous nous approchâmes en espérant voir leurs cibles.

Les Allemands étaient toujours dans les parages et certains d'entre eux essayaient de s'échapper.

Il y en avait un qui avait tout particulièrement été pris pour cible, mais sans succès.

C'est un de ces moments qui me reviennent intensément en mémoire.....

Plus de 50 ans après cet épisode, je peux affirmer que j'aurais souhaité ne jamais être remonté à l'étage.....

J'ai envoyé une lettre au pays dans laquelle je racontais la capture de Daniel TUBB, l'intrusion de l'Allemand dans la cuisine, le bidon d'essence à la main, et mon désir de ne pas attenter à sa vie.

Ma lettre a été publiée dans le journal local, le « Vicksburg Evening Post ».

C'est l'un des nombreux témoignages parus à l'époque.

La première chose à laquelle pense un soldat américain lorsqu'il capture un prisonnier, c'est le souvenir qu'il va envoyer à la maison !

Je souscrivais moi aussi à cette démarche en collectionnant les insignes des troupes « SS », les meilleures recrues d'Hitler.

L'insigne « SS » constituait une belle pièce de collection.

Un officier Allemand attendait qu'on l'interrogeât et il portait les insignes « SS » !

Je sortis alors mon canif et le dépliai pour découper l'insigne sur son col. A ce moment là, il leva les bras en protestant que je ne respectais pas les accords de la Conférence de Genève qui stipulait qu'il est interdit de s'emparer des effets personnels des prisonniers !

Certes, son anglais était mauvais, mais j'avais parfaitement compris le message !

Je savais de quoi il en retournait, mais ce n'étaient absolument pas des effets personnels !

J'ai toutefois respecté son souhait.

J'ai tout de même récolté un casque et deux pistolets que j'ai réussi à envoyer aux Etats-Unis. Earl HOSSEY, mon beau-frère a reçu en cadeau le pistolet P 45 et mon père le revolver russe. En ce qui me concerne, j'ai gardé le casque « SS »

pendant de longues années, avant sa disparition.....

John Henry SMITH était l'un des nombreux nouveaux qui intégrèrent notre Compagnie peu après Ribeuville. Il était l'un des rares SMITH à avoir de la chance !

Il fut l'unique SMITH – parmi environ la dizaine de SMITH que comptait le Régiment- à finir la guerre sans blessure, ni capture !

Aujourd'hui on me parle souvent de John Henry SMITH et beaucoup moins de Daniel TUBB.

Lorsque nous discutons ensemble, ou lorsque nous nous écrivons, nous évoquons aussi bien les bons que les mauvais souvenirs de cette période que nous avons vécue en camarades de combat.

Je n'ai jamais revu, ni parlé à aucun des camarades présents à mes côtés à Ribeuville.

Il m'arrive parfois de penser à Frank MOSKUS notre Sergent. Où est-il aujourd'hui ?

Que peut-il bien faire ? Je n'oublierai jamais ce matin où je lui ai tapé sur les nerfs !

Que se serait-il passé si je n'avais pas obéi aux ordres ? Si je n'étais pas allé dans la cuisine ?

Je ne suis pas parti en permission ce matin-là comme prévu. Mais je suis tout de même parti en permission quelques mois plus tard, à la fin de la guerre.

Je me suis débrouillé pour me faire envoyer trois jours sur la Côte d'Azur !

C'est à mon retour à GINGEN, en Allemagne, où l'unité était stationnée, que j'ai appris ma promotion au grade de Sergent.

Il était accompagné d'un mot de mon nouveau Sergent Chef Walter PAYNE : « Félicitations pour votre promotion si longtemps attendue. Et Félicitations pour l'obtention de votre « Bronze Star ». Signé Walter.

Ce témoignage a été publié dans la revue des Vétérans de la 36^{ème} Division d'Infanterie des Etats-Unis, la « T Patch » LETTER en JUILLET 2006.

Nous avons appris la disparition du Sergent Fielding D. TUCKER en juillet 2009.